

SAINT-SACREMENT

Dimanche 22 juin 2025

« Le voici le pain des anges, il est le pain de l'homme en route, le vrai pain des enfants de Dieu. D'avance il fut annoncé par Isaac en sacrifice, par l'agneau pascal immolé, par la manne de nos pères ». Le discours sur le pain de vie, dans l'évangile de S. Jean, rappelle en effet la manne au désert et Jésus s'y présente comme la réalité dont la manne était la figure : le corps et le sang, nourriture partagée à la Cène, comme y insiste tant S. Thomas d'Aquin, auteur de la séquence de cette fête, nourriture qui tire sa vertu du sacrifice offert le lendemain sur la croix. L'Église naissante ne s'y est pas trompée non plus qui a pris au pied de la lettre le mandat du Christ au soir du jeudi saint : « Frères, écrit S. Paul aux Corinthiens, je vous ai transmis ce que j'ai reçu de la tradition qui vient du Seigneur. Ainsi donc chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne ». Cette proclamation, réalisée dans un acte liturgique qui actualise le « sacrifice de communion » juif, est un acte de foi, de cette foi qui procure le salut. Le geste de communier est une proclamation muette du cœur même du christianisme, à savoir du mystère pascal de mort et de résurrection du Seigneur.

Alors, en quoi notre eucharistie, qui s'enracine dans l'antique sacrifice agraire (le pain et le vin offerts par Melchisédek, auxquels fait allusion le canon de la messe) et dans le non moins antique sacrifice pastoral (l'agneau immolé, devenu symboliquement le signe du salut offert par Dieu lors de la sortie d'Égypte), l'un et l'autre convergeant dans le sacrifice du Christ – sacrifice de l'Agneau de Dieu se donnant en nourriture de salut sous les espèces du pain et du vin – peut-il constituer un viatique, être, étymologiquement, « le pain de la route » ? L'eucharistie apparaît, dans ses préfigurations comme dans sa réalité, comme le sacrifice offert et la nourriture reçue d'un peuple en marche, et d'un peuple organisé. Prenons-en pour seul témoin le texte de la multiplication des pains. Jésus divise les assistants en groupes, ce qui rappelle l'organisation que Moïse donne au peuple pendant l'exode. Il fait ensuite distribuer les pains par ses disciples, signifiant ainsi la médiation que les successeurs des apôtres allaient devoir assumer dans la célébration de l'eucharistie, et il est bon de le rappeler alors que la figure du prêtre est si violemment attaquée en ce moment.

Une image parfois vaut mieux qu'un long discours. Alors, sans plus de détour, transportons-nous en esprit à Rome, au jeudi qui suit la Trinité. Mes souvenirs romains m'y incitent et notre procession de tout à l'heure m'y invite. En cette fin d'après-midi, l'ombre de la basilique S. Jean de Latran, cathédrale de l'Église de Rome, s'étire sur l'esplanade où sont massés les fidèles : Romains, étrangers résidant à Rome, pèlerins venus de toutes les nations en cette année jubilaire. Le Saint Père, seul à l'autel dressé en plein air, préside la messe du *Corpus Domini*. Autour de lui, des évêques, des prêtres, des fidèles du monde entier. Prise de conscience de l'unité de l'Église au sein de sa diversité, et de la place centrale qu'y occupe l'eucharistie. L'Église trouve son unité dans l'unique corps de Jésus mort et ressuscité, et elle contemple cette unité dans la personne de l'évêque de Rome, chargé de rendre visible la communion de toutes les Églises particulières. L'Église n'est pas en effet une fédération d'Églises particulières. C'est une entité unique que construit l'unique sacrifice du Christ, accompli pour la multitude. Entité dont l'unité est rendue perceptible par la place centrale qu'y occupe l'évêque de Rome.

Comment l'eucharistie est-elle le signe de cette unité ? C'est la suite de la célébration qui va nous le montrer. Jusqu'ici il n'était point besoin d'aller à Rome pour saisir la centralité de l'eucharistie dans l'Église, ni pour les Romains de participer au *Corpus Domini* pour se convaincre de l'unité de cette même Église à travers la personne de leur pontife. Ce que notre célébration montre en plus, c'est le dynamisme de l'Église. L'Église n'est pas quelque chose de statique. C'est un organisme vivant que l'eucharistie met en mouvement. Après la célébration de la messe commence en effet la procession. Où il apparaît clairement que l'Église n'est pas une foule désordonnée, même en Italie, mais un peuple, c'est-à-dire un ensemble structuré. Elle a une forme :

c'est « une armée rangée en bataille » comme dit le Cantique des Cantiques. Cette forme, c'est la hiérarchie qui la lui donne. La hiérarchie est comme le squelette du corps, l'ossature sur laquelle se greffent les muscles. Là encore, c'est clair. La foule se met en marche alors que décline le jour. Elle entoure le clergé. Au centre, sous le dais que portent douze diacres, au milieu d'évêques et de cardinaux, le Pape. Le Pape qui s'efface devant le Christ : le Pape qui porte l'ostensoir au centre duquel trône l'humble blancheur de l'eucharistie. Le Pape se tient sous le Christ. Il lui prête ses bras, son corps, son être. Il n'est que le Vicaire, le serviteur du Christ, « il disparaît en lui » comme a dit Léon XIV lors de sa première apparition au balcon de la basilique Saint-Pierre. L'Église a un centre, un chef, une origine : le Christ. Jésus qui se fait « viatique » pour accompagner son peuple en marche. Car cette assemblée en fête marche. Elle marche en chantant, dans l'allégresse. Ainsi l'Église traverse les siècles, subissant les contradictions de ce monde sans que sa joie puisse lui être retirée puisque son Époux ne la quitte jamais. L'Église marche parce qu'elle n'a pas « ici-bas de demeure permanente », selon la belle expression de S. Paul. Mais cette marche n'est pas une errance, comme jadis celle d'Israël au désert. Elle est finalisée, elle a un but. Qui plus est l'Église avance en montant. Car la procession emprunte la Via Merulana qui aborde bientôt l'Esquilin et en gravit les pentes. La marche de l'Église dans l'histoire est une ascension, une ascension qui a un but. Au sommet de la colline s'élève, majestueuse, la basilique S. Marie Majeure, le sanctuaire marial par excellence de Rome. La mosaïque absidiale montre la Dormition et le Couronnement de la Vierge dans les cieux. La procession eucharistique s'approche de la basilique et les vieux cantiques populaires dédiés à la Vierge, *Salus populi romani*, se mêlent aux chants eucharistiques. Marie est au terme du pèlerinage de l'Église comme nous le rappelle l'Assomption : elle est la première créature à être entrée, avec son âme et son corps, dans la gloire du royaume de celui dont elle est la mère selon la chair. Marie nous y attend. Plus, par son intercession maternelle, elle nous y attire, elle nous y conduit.

Ainsi notre existence humaine, à l'image de celle de l'Église en ce monde, est un pèlerinage, dont celui de Chartres est comme un avant-goût. Un pèlerinage vers le royaume de Dieu où Marie déjà nous attend, un pèlerinage où le Christ-Eucharistie, le Saint-Sacrement, nous est donné comme aliment pour le voyage, un pèlerinage où nous guide le Vicaire du Christ avec les évêques et les prêtres qui sont chargés de nous distribuer le pain de la vie et la coupe du salut. Trois blancheurs, comme disait S. Jean Bosco (l'eucharistie, Marie, le pape), qui sont autant de points de repère en cette vie divine que le baptême a inaugurée en nous et qui, après le point d'inflexion que sera notre mort, nous introduiront dans la gloire trinitaire, la vision de Dieu.